

PRIX ET GRATUITE EN ANALYSE

Dans le film « Les raisins de la colère », au cours du voyage qui conduit toute la famille vers l'ouest, le grand-père meurt. Le groupe familial l'enterre sur le bord de la route. Son petit-fils dit : « Nous allons écrire son nom sur un papier et le placer près de lui car « **il sera moins seul avec son nom à côté de lui.** » Voilà comment ce jeune homme se représente la paix de son grand-père et aussi bien la sienne, celle des vivants.

Etre représenté par son vrai nom, c'est en somme l'objet de l'analyse :

- elle n'est pas un droit,
- elle n'est pas un objet de consommation, ni objet de première nécessité, ni objet de luxe,
- elle n'est simplement pas un produit, même pas un produit médical.

Et le patient de l'analyste n'est pas un patient comme les autres. Il participe, il adhère, il défend, il tient à ses symptômes au sens où on tient à sa peau ou à sa vie. Devant lui, l'analyste pense comme Tennessee Williams dans « Un cri » : « **Il y a des choses impossibles qui sont indispensables. Il y a des choses indispensables qui sont impossibles.** » Cette pensée s'applique tout à fait à la nécessité de traiter des symptômes invalidants, douloureux, et à l'impossibilité du sujet de traiter ces mêmes symptômes, fût-ce avec la présence d'un analyste. En d'autres termes, il n'y a **pas d'indications objectives** d'analyse, pas plus que de contre-indications objectives. Seulement une possibilité ou une impossibilité.

En soi, la souffrance n'est pas une indication avant qu'elle ne se soit transformée en questions. Le début d'une analyse par un patient suppose qu'il ait déjà, seul ou non, parcouru le chemin qui consiste à considérer ses symptômes non comme des faits mais comme des réponses à des questions oubliées.

Certains d'entre vous connaissent cette histoire juive. C'est l'histoire d'un homme fou. Il se promène dans sa ville en criant : « J'ai la tête pleine de réponses. Posez-moi des

questions.» Et bien, cet homme-là est prêt à faire une analyse. Celle-ci est possible lorsque l'analyste peut dire au patient venu le voir : « Vous avez la tête pleine de réponses », ou bien : « Vous avez le corps plein de signes. Posez-leur des questions. »

Reiner Maria Rilke écrit à un jeune poète : « Efforcez-vous d'aimer vos questions elles-mêmes, chacune comme une pièce qui vous serait fermée, comme un livre écrit en langue étrangère... Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être, simplement en les vivant, finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses. »

C'est ce que l'analyste propose à son patient. L'un des éléments essentiels permettant une analyse me semble lié au désir de situer dans son symptôme une question concernant l'être, dans ses symptômes autant de questions concernant l'être. La possibilité d'analyse est liée au rapport entre la force du désir de savoir, d'une part, et l'étendue de la pulsion de mort d'autre part. Le désir de savoir est l'anti-pulsion de mort s'il s'agit du désir de savoir concernant notre histoire particulière, ses oublis, ses leurres, ses falsifications, ses mirages. Il est à distinguer du désir de savoir universitaire, de celui que nécessite une fonction sociale. Le désir de formation professionnelle n'est pas, en soi, une contre-indication. Mais sa recherche d'un savoir culturel ou professionnel peut masquer l'absence de désir d'accéder au refoulé et, ainsi, abuser et le patient et l'analyste.

Le deuxième élément permettant le déroulement d'une cure est la volonté et la possibilité pour le patient d'en payer le prix. En payer le prix, c'est essentiellement accepter la mise en cause du narcissisme, ceci grâce à l'accompagnement qu'est la présence de l'analyste. La mise en cause de toutes les images auxquelles nous sommes identifiés et aliénés. Cela apparaît évidemment comme le fait de lâcher la proie pour l'ombre, ou comme celui de scier la branche sur laquelle on est assis. Mais, justement, le patient qui vient nous voir est très mal assis sur sa branche, il peut même s'y trouver la tête à l'envers ou à quatre pattes. Il lui arrive aussi d'attendre, pour venir nous voir, que la branche se soit cassée. Il n'empêche que c'est sa branche. Il ne sait pas à quel arbre elle appartient. C'est ce qu'il découvrira avec nous, non sans avoir fait l'impossible pour nier son appartenance à un arbre qui a aussi des racines et d'autres branches (réseau symbolique).

En payer le prix, c'est aussi payer d'argent celui qui l'écouterait, l'accompagnera et portera sa parole jusqu'à ce qu'elle devienne identique à elle-même. **De quoi le patient pourrait-il bien payer l'analyste, si ce n'est d'argent ?**

L'inépuisable dette imaginaire dont il vient entretenir l'analyste ne se résorbe pas du fait d'en charger ce nouveau personnage. Une dette imaginaire sans fond, une culpabilité qui ne cède qu'à une culpabilisation de l'autre, c'est le lieu d'où part une cure dont le chemin consistera à épuiser les différentes figures leurrantes de la dette imaginaire pour reconnaître la dette symbolique dont Lacan nous dit : « **Le montant de la dette symbolique est le phallus par défaut.** »

Mais revenons au départ de la cure. Elle débute par le transfert. Une phrase de Marguerite Duras dans « Les mains négatives », définit, en poète, le transfert positif : « **J'aimerai quiconque entendra que je crie que je t'aime.** » A sa suite, j'imagerai le transfert négatif : « Je détesterai quiconque entendra que je crie que je te déteste. »

L'analyste est payé pour rester libre. Ni amour, ni haine, ni indifférence, mais la liberté par rapport à l'amour, la haine ou l'indifférence et toutes les passions que le patient subit ou exalte. L'analyste n'est pas payé pour devenir libre : qu'il puisse l'être est, de son propre chemin et de sa propre expérience, le résultat. Qu'il le reste, c'est d'une rude ascèse que cela dépend. Pour Lacan, qu'il puisse donner « rien », c'est justement ce pourquoi le patient a à le payer. C'est un « rien » qui vaut cher d'éviter l'amour et l'agressivité, d'éviter la charité et ce qui la sous-tend dans ses dimensions de mépris, de pitié ou de domination.

Alors, la gratuité ? Les raisons que les différents auteurs avancent pour justifier le prix financier de la cure sont multiples et contradictoires. Tous les sens et tous les symbolismes ont été attribués à l'argent. Tous et leurs contraires. Je ne vous en imposerai pas la liste. Les raisons sont tellement hétéroclites, disparates, qu'on peut les comparer aux raisons d'un crime sans mobile ou d'un amour sans objet. Par exemple, plus le patient paie, plus il s'engage dans l'analyse. Ce qui n'est -en rien- vérifié dans la pratique. Mais ce qui ne veut pas dire non plus que moins il paie, plus il est un analysant efficace.

Côté du patient, un fantasme commun se défie de l'analyste qui profiterait de sa souffrance ou, plutôt, de son transfert pour l'escroquer. Les fantasmes de l'analyste et du patient oscillent autour de l'alternative : ne rien donner / tout donner. Evidemment, on retrouve l'idée d'un prix impossible. Ça n'a pas de prix : on ne paye rien ou on donne tout ; ça ne vaut rien ou ça vaut tout.

Et puis, au fond, le patient ne doute pas vraiment que son analyste jouisse ou souffre en même temps que lui, contre lui ou grâce à lui, ou pour lui. Et cela seul, à ses yeux, justifierait que l'analyste n'en tire pas d'autre profit. Or, si l'analyste n'est pas libre -non pas indifférent, mais libre- par rapport à ce qu'endure son patient, l'analyse n'aura pas lieu. Mais, là encore, il ne suffit pas de recevoir de l'argent pour être libre dans son contre-transfert. Il ne suffit pas, non plus, de ne pas en recevoir.

Socialement, deux catégories d'actes sont :

- soit gratuites,
- soit hors de prix, c'est-à-dire hors des correspondances admises entre travail, temps, argent.

Ce sont :

- soit les actes illégaux,
- soit les actes hors statut social, ceux des voyants, des guérisseurs, des prosituées... Leurs prix sont dérisoires ou exorbitants.

L'analyse fait-elle partie de ces actes ? **Est-elle, oui ou non, asociale ?**

Si le collectif représente le social, l'analyse est asociale. Elle ne vise à rien qui ressemble à un but collectif. Eminemment individuelle, solitaire en sa mise en place, personne d'autre que l'analyste et le patient n'en est co-responsable.

Si la langue et la communauté qui la parle représentent le social, alors l'analyse n'est asociale ni dans son processus, ni dans sa fin. Elle ne l'est pas en son processus puisque le patient parle, non pas la langue de l'analyste mais dans la même langue que lui, dans la même langue qu'un autre homme. Le but du processus consiste même précisément en ce que le patient découvre puis accepte ou se détache de la façon dont il habite la langue. Il consiste, pour le patient, à être reconnu puis à se reconnaître comme être particulier dans ce qui a fondé pour lui les assises de la langue. Le processus vise à **cesser de parler au nom d'un autre pour parler en son nom propre dans une langue commune.**

Asociale, l'analyse ne l'est pas dans sa fin. Les modifications qu'elle entraîne dans le rapport à soi s'étendent à modifier aussi notre rapport à nos semblables et, sans l'avoir expressément visé, elles atteignent les liens qui nous sont les plus proches.

Si Lacan lui attribue une fonction sociale particulière, c'est celle de l'humour mais, de ceux qui en tirent profit, il dit : « La dialectique n'est pas individuelle. La question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. »

Dans son commentaire de la première Epître de Saint-Jean, Saint-Augustin s'interroge sur le principe qui doit gouverner toute action. Il indique que ce qui est important dans l'acte, c'est l'intention, l'esprit. Qu'il s'agisse de telle action, puis de telle autre, il propose : « **Aime et fais ce que tu veux.** »

A l'analyste qui lui aurait demandé que faire avec tel patient, puis tel autre, il lui aurait certainement répondu : « **Sois libre et fais ce que tu veux.** »

Dr Guite Guérin, psychanalyste